

**JEAN-PIERRE PELLION**  
**GRAY 1793- LE PUY 1864**

**LES TABLEAUX**  
**DE L'HISTOIRE**  
**DE LEON**





Nous sommes ici dans une des 1500 pièces du château de Fontainebleau. Sur le petit guéridon au centre de ce salon, Napoléon premier, signât sous la pression de ses maréchaux, l'acte de sa première abdication les 4 et 6 avril 1814. Quelques semaines plus tard le 20 avril, dans la cour du château, l'empereur déchu faisait ses adieux à sa vieille garde. Parmi les fidèles soldats l'ayant servi ces dernières années, un jeune officier graylois d'origine âgé de 21 ans seulement, assistait à cette cérémonie. C'est le cœur serré que Jean-Pierre Pellion dit Léon, voyait son chef embrasser le drapeau du régiment en prononçant les paroles suivantes :

Adieu, mes enfants ! je voudrais vous presser tous sur mon cœur ; que j'embrasse au moins votre drapeau ! Adieu encore une fois, mes vieux compagnons ! Que ce dernier baiser passe dans vos cœurs !



LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU Antoine Alphonse Montfort, (d'après Horace Vernet)

Après cette cérémonie, Léon aura le privilège de faire partie de l'escorte de cavaliers qui emmènera Napoléon jusqu'à Roanne, une des étapes de son exil vers l'île d'Elbe.

En garnison à Malesherbes, à partir du 10 avril, les chasseurs de la Garde assistent bien évidemment à la cérémonie des adieux, le 20. Pour ces hommes qui ont été, si longtemps et d'aussi près, soumis à l'extraordinaire influence d'un homme hors du commun, la cassure psychologique est immense. Ces soldats qui, pendant les trois derniers mois, ont montré une vitalité puissante autorisant tous les exploits, se sentent brusquement comme décervelés! Léon, mûri par trois années de campagne et dont le corps est meurtri de blessures encore fraîches, n'a même pas encore atteint les 21 ans de la majorité ; il éclate en sanglots comme un gosse, lorsque l'Empereur dans la cour du château de Fontainebleau vient embrasser l'étendard de ses chasseurs. Du service d'un homme, il faut encore que la décantation de ses sentiments le conduise, mais plus tard, à la même dévotion au service de la patrie. Une dernière faveur lui est réservée, celle de faire partie de la petite troupe commandée par Lefebvre-Desnoëttes, qui escorte l'ex-Empereur jusqu'à Roanne. Dès le 26 avril, les chasseurs sont dirigés vers Saumur, car la convention d'armistice a prévu que l'armée française soit dispersée dans des garnisons aussi éloignées de Paris que possible .

Extrait D'UN EMPIRE A L'AUTRE par Jean LEDUC

## ORIGINES

Avant de poursuivre notre ballade dans les peintures relatant les événements historiques vécus par Léon Peillon, revenons sur son parcours, de sa naissance à Gray jusqu'à Fontainebleau.

Odet Pellion le père de notre héros était originaire du département du Rhône où il exerçait la profession de marchand de produits de fer en tout genre. Pour les besoins de son commerce il vient s'installer à Gray.

Ces produits, fabriqués en Lorraine sont vendus dans le sud de la France et transportés par le réseau de batellerie, dont Gray sur la Saône est un centre important ; en effet, depuis un arrêté du Conseil d'État suscité en 1763 par Choiseul, les péages ont été supprimés entre Arles et Gray, afin de vivifier la grande artère fluviale nord-sud.

IL rencontre une Grayloise Anne-Claude d'Obignies, l'épouse le 27 juillet 1784 et fonde une famille qui comptera cinq enfants. Jean-Pierre, qui choisira de se faire appeler Léon pour ne pas être confondu avec son oncle, naîtra le 5 août 1793, il sera le troisième enfant d'un couple aimant, malgré les absences professionnelles du père

Malgré cet important avantage, pour que le commerce de l'entreprise Pellion soit florissant, il a fallu cependant que quelqu'un en assure la représentation, en allant visiter régulièrement les revendeurs méridionaux. Cette fonction, Odet Pellion l'a exercée activement de son vivant, quitte à apparaître parfois bien absent à ses enfants. Anne Claude, elle-même, tout en se réjouissant de l'aisance que les activités de son mari ont donnée à sa famille, n'a pu que déplorer qu'Odet n'ait pas été présent à Gray au moment de la naissance de la plupart de ses enfants.

La mort prématurée d Odet contraindra sa veuve à rapatrier sa petite famille à Lyon.

Après que son mari ait été fauché par la maladie dans sa quarante septième année, le 14 novembre 1800, il n'a plus été question pour Anne Claude, malgré tout le dynamisme de ses trente trois ans, de poursuivre seule l'exploitation du fond de commerce, d'autant qu'elle doit encore élever la petite dernière, Anne-Pierre-Hélène, qui vient juste de naître. C'est son beau-frère, Jean Joseph Pellion, négociant à Lyon, qui accepte de l'aider, en gérant provisoirement l'affaire et en mettant le pied à l'étrier à l'aîné des fils, Odon, né en 1787, pour qu'il puisse succéder un jour à son père à la tête de l'entreprise familiale. À la suite de ces événements, la famille Pellion s'établit à Lyon.



LE PORT DE GRAY AU DEBUT DES ANNEES 1800

## UNE VOCATION MILITAIRE GRAYLOISE

Bien qu'ayant quitté Gray très jeune, Léon gardera un excellent souvenir de sa ville natale. C'est à Gray que lui viendra sa vocation militaire qui l'éloignera d'un avenir commercial tout tracé par sa famille.

C'est à Gray en effet, que ce goût de la vie militaire lui est venu. Placée près des frontières de l'Est où la France révolutionnaire a dû défendre en permanence son existence, la ville sert de garnison au 10<sup>ème</sup> régiment de chasseurs, les célèbres chasseurs de Bretagne. Pour aller admirer ces brillants militaires, Léon a souvent quitté, le soir après l'école, la ville basse. C'est là que les Pellion possédaient leur maison, place de la République, une belle demeure achetée par Odet en mars 1793, qui sera revendue en 1817 pour la coquette somme de 18.000 francs.



CAVALIER DU 10 EME CHASSEURS A CHEVAL

Chaque fois donc qu'il pouvait s'échapper de chez lui pour satisfaire sa passion des armes, Léon grimpait la rampe qui serpente sous le château et gagnait le centre de la ville construit au sommet d'un escarpement dominant la Saône. Passé le joli hôtel de ville que la Renaissance a donné à la cité, le jeune garçon débouchait sur la grande place rectangulaire, qui s'étend toujours devant les bâtiments austères de la caserne. Il s'arrangeait pour y être à l'heure où, de retour de l'exercice, les escadrons se rassemblent pour le salut aux couleurs, ces trois couleurs que les Français ont choisies pour symboliser leur jeune République et que la génération de Léon a appris, dès l'enfance, à respecter.

Notre héros s'était installé un observatoire dans un arbre du clos Sainte-Marie, qui appartenait à ses parents et bordait justement la place d'armes; rien ne lui paraît plus désirable que d'assister au carrousel bien réglé des cavaliers qui se déroulait sous ses yeux. Quand au signal de la trompette les escadrons s'immobilisaient et que, sur un ordre bref, les sabres sortaient de leurs fourreaux pour saluer l'étendard, Léon sentait un frisson lui parcourir l'échine. Si, près de lui, son jeune frère Alphonse, toujours pendu à ses basques, ne montrait pas la même émotion en s'agitant bruyamment, il ne manquait pas de lui donner une vigoureuse bourrade.



Les trompettes du 12<sup>e</sup> Hussards, un rituel tel que l'observait le petit Léon 100 ans plus tôt.

## ECOLE DE CAVALERIE

Léon ayant réussi à convaincre sa mère, que l'armée était sa vocation, Anne-Claude s'emploie alors dès le premier mois de 1809, à préparer le dossier d'admission de son rejeton à l'école impériale militaire de Saint-Cyr. Par un décret du huit mars de la même année l'empereur crée l'école spéciale militaire de cavalerie qui siégera à Saint-Germain en Laye. Fortement marqué par les souvenirs des cavaliers qu'il allait admirer à Gray, Léon finira par postuler avec succès pour cette formation militaire nouvelle. Le jeune Jean-Pierre Pellion âgé de 16 ans et deux mois fera donc partie de la première promotion de cette école.



Le château-vieux de Saint Germain dans lequel fut installée l'école spéciale de cavalerie.

Durant son instruction Pellion portera le matricule 18 et sera affecté à la troisième compagnie du premier escadron. IL suit avec plaisir cette formation et ses résultats sont excellents. IL fera partie des 25 premiers élèves à être élevé au grade de sous-lieutenant.

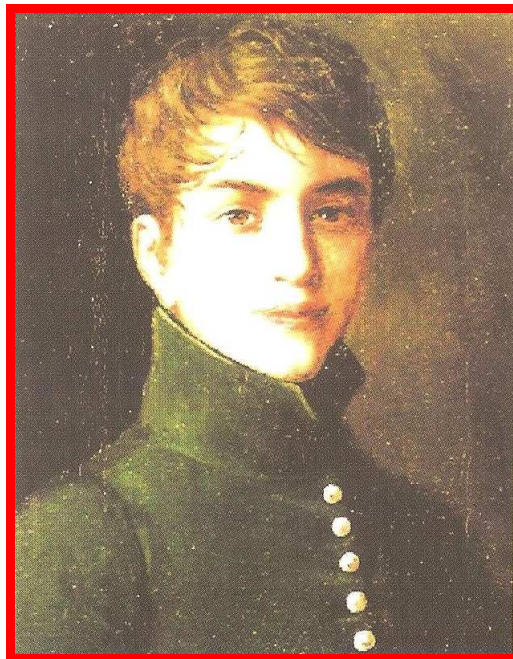
Pendant que Léon et ses camarades poursuivent sereinement leurs études, l'Empire, ayant atteint sa plus grande expansion, l'armée est de plus en plus sollicitée pour assurer, sur ce vaste domaine, la présence française. Par ailleurs, la situation en Espagne ne cesse de se dégrader et la réplique à une guérilla incisive y consomme des effectifs importants. Devant cette pénurie d'hommes, comment ne pas être tenté d'envisager un recours à ce réservoir de garçons de qualité qu'est Saint-Germain ? Le 11 mai 1811, une commission *ad hoc* estime que les premiers élèves ont, dès à présent, suivi les enseignements les plus importants de l'école et sélectionne les 25 élèves jugés dignes de recevoir immédiatement leur diplôme de sous-lieutenant. Jean Pierre Pellion est de ceux-là.



La première affectation du sous-lieutenant Pellion sera le deuxième Hussards. Après un petit passage à Lyon pour rendre visite à sa chère mère, Léon prend la direction de Maëstricht où son régiment est cantonné.

Ses devoirs familiaux accomplis, Léon gagne enfin Maestricht. Pour les officiers du dépôt du régiment, chargés de l'instruction des recrues, qui sont tous des vétérans des campagnes de la Révolution et de l'Empire sortis du rang, l'arrivée du sous-lieutenant Pellion est un événement. Ses joues roses, celles de ses dix huit ans, et ses bonnes manières révélant trop bien son origine sociale bourgeoise, ne leur paraissent pas propres à leur garantir une aide efficace de sa part pour l'accomplissement de leur mission : fournir très vite des combattants aux escadrons en campagne. Léon n'est donc pas épargné et doit accomplir les tâches les moins prisées et les plus ennuyeuses. Il s'attire, à chaque difficulté rencontrée, la remarque fielleuse : « Que vous a-t-on appris à Saint-Germain ? ». Lui, qui ne rêve que d'en découdre sur l'un des fronts où se trouve engagé le régiment, doit faire l'apprentissage de toutes les servitudes militaires.

Son envie d'en découdre avec l'ennemi sur le terrain sera exaucée au printemps 1812. IL sera détaché en Espagne, dans un régiment de marche dépendant de l'armée dite du Portugal. IL prendra la tête d'un commando de cinquante cavaliers chargé d'harcéler les troupes anglaises dans la région de Salamanque.



Le sous-lieutenant Jean-Pierre Pellion dit Léon.

## ESPAGNE 1812

Dans cette campagne d'Espagne, l'unité de Léon sera engagée près de Salamanque dans les hauteurs des Arapiles, c'est là que les troupes du Maréchal Marmont Duc de Raguse seront défaites par celles du général anglais Wellington. En ce triste jour du 22 juillet 1812, en moins d'une heure, l'armée française perdra 5000 hommes tués ou blessés, tandis que 2000 autres seront fait prisonniers.



Tableau retraçant la bataille des Arapiles

Ce même jour, le Maréchal Marmont fut gravement blessé et c'est à Léon que fut confiée la tâche d'escorter le chef de l'armée française hors de portée de l'ennemi. C'est en exécutant cette périlleuse mission que Léon recevra sa première blessure de guerre.

Léon, pendant toute la journée, veut démontrer à ses hommes qu'il n'est pas le dernier à affronter, sabre au poing, les cavaliers ennemis. Au gros de l'action, il se trouve près de l'état-major de Marmont, quand le maréchal est blessé. L'aide de camp du commandant de l'armée du Portugal, le colonel Fabvier, confie alors à Léon le soin d'escorter le blessé jusqu'à un secteur plus calme. Ce n'est pas sans problème, et, en fin de journée, après qu'il ait accompli avec succès sa mission, Léon s'aperçoit que son dolman est largement déchiré par l'arme d'un dragon anglais avec lequel il a dû croiser le sabre, alors que sa mission de garde du corps semblait compromise par l'incursion des cavaliers ennemis. Dans le feu du combat, il ne s'est pas aperçu qu'il a, bel et bien, le flanc largement tailladé. En fait la plaie est importante, mais Léon a la chance de profiter des soins du chirurgien-major attaché au maréchal.

## ALLEMAGNE 1813

Après la campagne d'Espagne le régiment de Léon repartira à son casernement de Saint Jean D'Angély, à la fin de septembre 1812.

Le 9 février de l'année suivante Léon sera affecté au 5eme régiment de hussards. Cet avancement le conduira à participer à la campagne d'Allemagne. Le 26 août près de Bunzlau, il sera une nouvelle fois blessé, une lance prussienne l'ayant atteint au genou droit. Doué d'une forte constitution, il s'en remettra vite. Son courage et son sens du devoir ayant été reconnu par ses chefs, il sera affecté, toujours comme lieutenant, aux chasseurs à cheval de la jeune garde. C'est à ce titre qu'il participera en octobre à la bataille des Nations autour de Leipzig. Malgré la bravoure de sa cavalerie, l'Empereur sera une nouvelle fois défait.



La bataille de Leipzig Musée des Armées à Paris.

Quelques jours après Leipzig, Léon aura l'honneur d'être affecté aux chasseurs de la Vieille Garde. Le 23 octobre, il sera blessé une troisième fois, sera fait prisonnier et parviendra tout de même à s'échapper.

Léon, très jeune lieutenant de la Vieille Garde ne tarde pas à être mis à rude épreuve. Napoléon a décidé de faire passer une partie de son armée par Weymar, qu'il sait occupé par les Russes. Il charge Lefebvre-Desnoëttes, à la tête de 5.000 chevaux, d'ouvrir la route. Assez heureux pour surprendre les cosaques du général Platov, arrivés la veille, les cavaliers Français pénètrent dans la ville; bientôt menacés par une attaque de flanc de nombreux escadrons russes et autrichiens ils doivent cependant s'en retirer. Pendant cette action, le 23 octobre, le lieutenant Pellion est grièvement blessé à l'épaule gauche par un coup de feu, lors d'un accrochage avec un parti de cosaques. Jeté à bas de son cheval, Léon est fait prisonnier et dépouillé de tout son équipement. Ce même soir, grelottant de fièvre et de froid, car les cosaques ne lui ont pas fait place près de leur feu de bivouac, il rumine son humiliation, en grand contraste avec son exaltation des jours précédents; Léon n'a plus qu'une seule idée: s'échapper. Ses geôliers, qui ont fêté leurs récentes victoires avec force rasades de schnaps allemand, à défaut de vodka, ne tardent pas à s'abîmer dans un sommeil profond. Rassemblant toute son énergie, Léon réussit à se dégager des liens que les cosaques ont cru prudent de lui passer et à prendre le large. Il marche toute la nuit sous les rafales de vent et de pluie. Quel soulagement au petit jour d'apercevoir, à l'orée d'un bois, la silhouette d'une sentinelle amie !

Après guérison, Léon reprendra sa place dans son unité au plus près de Napoléon. C'est cette affectation à la Vieille Garde qui lui permettra l'année suivante d'être comme nous l'avions vu précédemment, témoin aux adieux de Fontainebleau.

## LEGION D'HONNEUR 1814

Après le départ de Napoléon et la première restauration qui verra Louis XVIII devenir roi de France, le corps des Chasseurs de la vieille garde est remplacé par le régiment des Chasseurs de France. Le royaume n'ayant plus d'ennemis, les effectifs sont réduits et Léon est placé en liste d'attente. Cette décision entraînera pour lui, une longue permission, qui lui permettra de renouer avec sa famille à Lyon. Entre temps comble de l'ironie, lui le fidèle serviteur de l'Empire se verra attribuer le grade de chevalier de légion d'honneur par un décret du roi le 24 septembre 1814.

LÉGION-D'HONNEUR.

NUMÉRO D'ORDRE  
DES MATRICULES :

REGISTRE :  
FOLIO :

Nom *Pellion*

Prénoms

Qualité ou grade. *Lieut. en 1<sup>er</sup> au Corps Royal des  
Chasseurs à cheval de France*

Date de la naissance

Lieu de la naissance

a été nommé **Chevalier** de l'Ordre Impérial de la Légion-d'Honneur par  
décret du *24 gbre 1814* rendu sur le rapport de  
Son Excellence

pour prendre rang à dater du

Date { de la signature du brevet  
du départ du brevet  
de l'accusé de réception

ARCHIVES  
MATRICULES

PIECES JOINTES.

Sans vouloir anticiper sur la suite de la vie du lieutenant Pellion, sachez qu'il sera élevé, un jour de 1857, au rang de Grand Officier de cet ordre de la légion d'honneur. Profitant de la douceur de vivre de la bourgeoisie lyonnaise, Léon en oubliera presque l'Empire. Mais c'était sans compter sur Napoléon qui préparait son retour...

## WATERLOO 1815

Le 9 mars la nouvelle du débarquement de Napoléon à Golfe Juan, bouscule la vie paisible des Pellion. Le 10 à Lyon, sous les conseils de sa mère, Léon un peu contraint, renouvelle son attachement à la couronne au comte d'Artois, frère du roi, présent dans la cité des gaules. Le devoir l'appelant il part rejoindre les Chasseurs de France en garnison à Cambrai. Le 20 mars, l'Empire est rétabli, une des premières décisions de Napoléon sera de recrée sa garde. Le régiment de Léon reprend alors avec satisfaction, toute sa place au cœur de l'action impériale. Notre graylois d'origine, ne sait pas encore que cette période ne durera que cent jours et que son parcours sous les ordres de celui qu'il considère comme un grand homme, s'achèvera par le désastre des armées Napoléoniennes à Waterloo, le 18 juin 1815.



Napoléon à la bataille de Waterloo, peinture visible au musée des beaux-arts de Montréal

## SECONDE RESTAURATION ET REHABILITATION

Au début de la seconde restauration, Louis XVIII et son entourage mènent une politique de représailles, envers les hommes et les régiments qui ont favorisé le rétablissement de L'Empire. Le régiment de Léon a été dissous, ses principaux chefs doivent répondre à l'accusation de trahison. Pellion et 28 de ses camarades sont renvoyés dans leurs foyers avant qu'ils ne passent devant la commission d'examen (épuration) des officiers de cavalerie. Léon rentre donc chez lui à Lyon, tout en touchant une demi-solde.

En 1817 La commission l'ayant blanchi, Léon reprend ses activités et connaît diverses affectations notamment Strasbourg dans les bureaux de la région militaire. Plus tard il sera nommé aide de camp du général Meuziau, qui n'avait pas oublié le fougueux et talentueux lieutenant avec qui il avait combattu sous l'empire. Plus tard encore, en 1819 il est affecté à Lyon, il y mènera une vie trop tranquille à son goût.

1820, la France somnole, son armée ronronne, Léon mène plutôt la vie tranquille d'un bourgeois lyonnais. Il habite, quai des Célestins, la maison dite Dufournel avec sa mère. Il se rend chaque matin à son bureau et chaque soir au cercle des officiers pour jouer au tric-trac. Certains matins, quand un air plus vif circule le long des berges de la Saône, il sent ses entrailles se nouer sous l'effet d'une soudaine nostalgie ; il agrippe la poignée de son sabre, pris d'une envie d'en voir briller la lame comme jadis avant la charge, mais nulle trompette n'en vient donner le signal. Doucement, Léon voit approcher la trentaine sans qu'aucune occasion ne lui soit plus donnée de montrer son courage.

Pour que ses rêves de gloire se concrétisent, il lui faudra attendre le congrès international de Vérone en 1823. A cette occasion les puissances européennes mandateront Louis XVIII pour rétablir l'ordre en Espagne. Léon qui vient d'être nommé Capitaine, au bénéfice de l'ancienneté, fera partie des 80 000 hommes envoyés en péninsule Ibérique.

## ESPAGNE 1823

Le 14 février 1823, Pellion est affecté à l'état major de la deuxième division de Dragons qui dépend du deuxième corps du général Molitor. Le 7 avril les premières troupes françaises franchissent la Bidassoa. Les combats dureront plusieurs mois, jusqu'au combat décisif de Campillo de Arenas le 28 juillet.



Dans ce combat représenté ci-dessus, Léon fera une fois de plus preuve de sa valeur : IL sera cité à l'ordre du deuxième corps.

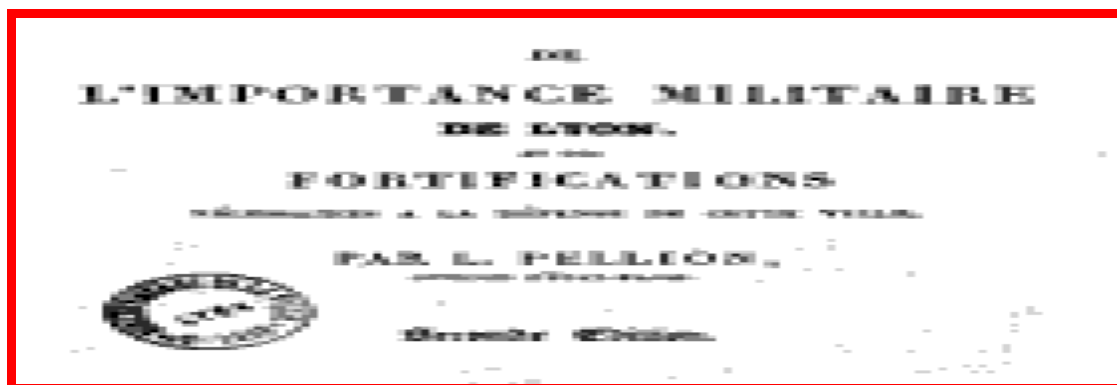
Léon, qui a retrouvé, avec un certain plaisir, l'ambiance grisante du combat, s'illustre pendant cette journée. Il fait la démonstration de ses qualités de cavalier avec maestria et fait montre de son audace habituelle pour apporter les ordres de leur divisionnaire, le général Domon, aux quatre régiments engagés. En cours d'opération, ces unités se trouvent, en effet, souvent séparées les unes des autres par les obstacles naturels que constituent les ravins profonds adjacents au torrent Dormillo, aussi Léon doit-il faire des prouesses hippiques pour assurer la liaison. Le capitaine Pellion est d'ailleurs cité à l'ordre du jour du 2<sup>ème</sup> corps, pour sa conduite pendant la journée du 28 juillet et Domon sollicitera pour lui l'Ordre de Saint-Louis.



## NOUVEAU RETOUR A LYON 1823-1827

Une semaine après le combat de Campillo de Arénas, le général Molitor recevait le 4 août à Grenade, la soumission de Ballestros. Désormais inutile au maintien de l'ordre en Espagne, la deuxième division était rapatriée en France et Léon retournait à l'état major de la division de Lyon en qualité d'aide de camp d'un nouveau général : Paultre de La Motte. Pellion saura vite se faire apprécier de son nouveau supérieur, ce dernier lui sera reconnaissant de l'avoir aidé à faire passer un projet de fortification de la ville.

Il se trouve qu'à ce moment, le commandant de la 19<sup>ème</sup> division militaire éprouve des difficultés à faire passer auprès des notables locaux un projet de fortification de la ville de Lyon comportant aussi la création d'un arsenal de construction et de casernes. Léon saisit l'occasion de se mettre en valeur en montant une opération de ce que nous appelons aujourd'hui « communication ». Il rédige une plaquette, comprenant une superbe carte gravée de présentation du projet, qui est largement diffusée à Lyon, mais aussi à Paris, à tous ceux qu'il est intéressant de toucher. Paultre de Lamotte est heureux que le « petit ouvrage explicatif » reflète bien sa pensée et celle des membres de la commission *ad hoc* qui a été nommée par le baron de Damas. Paultre de Lamotte est enchanté de l'assistance que lui a apportée son aide de camp ; il a su éclairer ses « compatriotes (*sic*) lyonnais, que des malveillants cherchaient à soulever contre le projet du gouvernement », aussi ne manque-t-il pas de le présenter chaudement au ministre de la Guerre, venu effectuer une inspection à Lyon, fin 1824.



Léon, restera en poste à Lyon jusqu'en 1827, avec l'aval du général, il continuera de se former pour pouvoir aspirer à de plus hautes fonctions. Il perfectionnera notamment sa connaissance de la langue grecque, cela allait bientôt lui servir...

## EXPEDITION DE MOREE EN GRECE 1828

A l'automne 1827, le roi de France Charles X décide d'intervenir dans la guerre d'indépendance de la Grèce afin de libérer ce pays des forces d'occupation Turco-Egyptienne. Pour ce faire il s'allie avec l'Angleterre et la Russie, le 28 octobre la flotte ennemie est totalement détruite à Navarin. Reste alors à intervenir avec des troupes terrestres en Morée afin de chasser les égyptiens qui occupent cette grande étendue géographique que l'on nomme aujourd'hui le Péloponnèse. Le capitaine Pellion se porte volontaire pour faire partie de la future expédition le 9 mars 1828. Pour des raisons d'intendances l'embarquement prévu le premier avril sera repoussé. Les premières troupes fouleront le sol grec seulement le 2 septembre. Le commandement de cette expédition forte de 15 000 hommes sera confié au Lieutenant Général Maison. Durant cette campagne Léon pourra bavarder librement avec le chef d'état-major.

Pendant la courte traversée, un soir entre Zante et l'Élide, Maison, lui-même, ne cache pas à Léon - en bavardant avec lui, tous deux accoudés au bastingage - qu'il est heureux de remplacer, pour un moment, la terrible obsession de voir fondre son corps expéditionnaire sous les coups de la maladie, par des soucis plus guerriers. Maison apprécie particulièrement, pendant ce moment de détente, la compagnie d'un jeune officier dont il a déjà pu évaluer l'intelligence et avec lequel il estime pouvoir parler librement. La douceur du soir et la beauté du coucher de soleil aidant, Maison se laisse même aller à faire un examen de conscience devant Léon : il estime qu'il a ménagé ses soldats le plus possible, qu'ils n'ont encore manqué de rien et qu'en leur distribuant assez généreusement du vin, il devrait avoir soutenu au mieux leur moral. Léon ne peut qu'acquiescer et suggère à son chef de glisser quelques-unes de ces remarques dans le rapport confidentiel qu'il doit envoyer le lendemain au ministre. De Paris, tout ce qui arrive en Morée doit paraître si incompréhensible...

Le siège du château de Morée durera plusieurs jours, les hommes du général Schneider avaient préparé l'avancée à couvert des troupes au plus près possible du château. L'attaque finale allait être donnée en présence de Maison et son état-major. Notre graylois de naissance allait apporter à ses supérieurs les renseignements utiles pour assurer au mieux l'issue des engagements.

Faute de moyen d'observation aérien - on ne domine de nulle part le Château - une inconnue majeure pour le bon déroulement de l'attaque est l'état du fossé et le niveau éventuel de l'eau qui s'y trouve. Dans la nuit du 27 au 28, le lieutenant-colonel Audrey qui avec le capitaine Lalanne tente une première reconnaissance, est touché par une balle ; habit percé et bras effleuré, il est revenu sans résultat assuré. Le 29, Léon retrouvant sa hardiesse de jeune hussard, décide alors que l'on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même ; il obtient de mener la prochaine reconnaissance avec son camarade, le lieutenant d'artillerie de Vertillac. Tous deux, accompagnés du maréchal des logis Delmas, jouant sur la rapidité de mouvements que leur assure leur jeunesse parviennent malgré une vive fusillade, au pied de l'escarpe du bastion d'attaque, en font le relevé et reviennent, sains et saufs, au quartier général avec des résultats certains. Maison et Trezel ne manquent pas de féliciter chaudement Léon et ses compagnons et décident de les citer le jour même à l'ordre de l'armée. Tout est maintenant prêt pour l'assaut final.

Les points faibles de la défense du château ayant été mis à jour par Pellion et Vertillac, l'attaque du 30 octobre sera un réel succès. Le jour même, sous les yeux de Léon, le général Maison se faisait remettre les armes par les vaincus.



Prise du château de la Morée, l'ennemi rend ses armes au général Maison

Après la chute du château de Morée, la guerre est pratiquement terminée, Maison rentre à Paris pour y être nommé Maréchal. La France ayant promis d'aider le nouvel état grec, Pellion se voit confier la tâche de créer un corps de cavalerie grec, dont il sera le chef. En août 1833, lorsque la cavalerie grecque sera autonome, Léon rejoindra la France avec le sentiment du devoir accompli.

## ALGER 1834-1835

Nous retrouvons Léon à Alger, fin septembre 1834, il débarque au port en qualité d'aide de camp du premier gouverneur général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique : Drouet D'Erlon.

Assisté d'un conseil consultatif, composé du commandant des troupes, de celui de la Marine, de l'intendant civil, du procureur général et du directeur des Finances, le gouverneur regroupe tous les pouvoirs civils et militaires. Il est seul responsable vis-à-vis du gouvernement français et contrôle d'ailleurs en principe toutes les relations entre les administrations locales et leurs ministères parisiens. Pour concrétiser ce contrôle, l'aide de camp du gouverneur général, le capitaine Pellion ouvre le jour même de son installation dans les bureaux de la Résidence de France, des registres, où seront consignés tous les échanges de part et d'autre de la Méditerranée. De sa belle écriture, qu'admire son patron Drouet d'Erlon, dont les études n'ont pas été si complètes, Léon se charge lui-même de recopier, dans un cahier spécial, toutes les directives confidentielles que le gouverneur recevra du résident du Conseil, dont dépend directement son chef.

La période algérienne de Léon sera de courte durée, moins d'un an plus tard le 8 août 1835 il regagne la France avec son chef qui vient d'être limogé de son poste après le désastre de l'oued Macta qui a vu les forces d'Abdel Kader ridiculiser nos troupes.



La bataille de Macta 28 juin 1835

## MINISTERE DE LA GUERRE 1836-1839

Le 20 janvier 1836 le capitaine Pellion est promu chef d'escadron, il part pour la capitale. Il y retrouvera avec plaisir son premier supérieur de la période grec, le Maréchal Maison, devenu ministre de la guerre et qui vient de lui fournir un poste dans son ministère. Le remplacement de Maison par Soult ne changera rien à la destinée de Léon, il sera maintenu à son poste. IL repartira deux fois en mission en Algérie, lors de la seconde il participera activement à l'organisation de la future prise de Constantine qui marquera l'accalmie entre la France du roi Louis Philippe et Abd-El- Kader. En signe d'apaisement l'Emir enverra son fidèle second, Miloud ben Arrach, porter au roi et à sa famille des cadeaux. C'est à Léon que reviendra l'honneur d'accueillir avec tous les égards la délégation. Parmi les présents destinés aux fils du roi, il y avait deux étalons arabes, que le messager de l'Emir et Léon ne purent s'empêcher de monter dans une course improvisée.

Les magnifiques étalons arabes, présents aux fils du roi, donnent l'occasion à Léon de faire visiter à son hôte, homme de cheval comme lui, les haras royaux du Pin, où les bêtes doivent être désormais hébergées. Les deux hommes, qui meurent d'envie de les monter, se lancent au cours de la visite un défi équestre, aussi les élèves de l'école des haras, spectateurs enthousiastes de l'épreuve improvisée, se souviendront-ils longtemps de la folle chevauchée des deux splendides montures, que l'égale maîtrise des deux cavaliers ne permet pas de départager.

Pour distraire les princesses françaises Abd-El-Kader avait offert quatre autruches. Trois d'entre elles survécurent au voyage et furent installée au jardin des plantes. Léon fut ainsi chargé de faire découvrir à la princesse Hélène de Mecklembourg, épouse du fils aîné du roi, le présent exotique qui lui était destiné...

C'est, bien sûr, le chef d'escadron Pellion en grand uniforme du corps royal d'état-major et Miloud ben Arrach, enveloppé dans son large burnous blanc, qui font les honneurs de la visite à la princesse, accompagnée des dames de la Cour très émoustillées par cette sortie orientaliste, si accordée à l'air du temps. Les autruches sont certainement les plus étonnées, en contemplant de leur oeil rond, l'élégant défilé de mode dont on les gratifie !

## COURONNEMENT DE LA REINE VICTORIA

Un autre moment fort de la carrière du graylois d'origine au ministère de la guerre sera le couronnement de la jeune reine d'Angleterre, Victoria. Léon fera partie de la délégation française du ministre de la guerre, le maréchal Soult, qui pour l'évènement fut nommé ambassadeur extraordinaire du roi des français. La cérémonie se déroulera le 28 juin 1838 à l'abbaye de Westminster.



Le couronnement de la reine Victoria peint par Georges Hyer

Parmi toutes les festivités proposées aux invités étrangers, Soult et Léon retiendront un grand bal rassemblant 2000 personnes, dans la résidence d'Aspley house. A cette occasion leur hôte était le fameux duc de Wellington, qu'ils avaient croisé tout deux, les armes à la main en Espagne et à Waterloo.

Pendant cette fête, Léon peut, grâce à sa bonne connaissance de l'anglais, encore amélioré par les excellents bordeaux de la table, échanger quelques souvenirs d'Espagne avec son vis-à-vis, le major d'un régiment de dragons anglais et découvrir qu'il pourrait bien être l'homme à qui il doit sa première blessure aux Arapiles !

## PARIS EMEUTE DU 12 MAI 1839

Peillon ne gardera pas que des bons souvenirs de sa période à l'état major auprès du ministère de la guerre. Le dimanche 12 mai 1839 la « Société des Saisons » dirigée, par Barbes, Blanqui et Bernard organisait une manifestation qui dégénéra vite en une émeute préméditée. Après avoir dévalisé une armurerie les manifestants prennent la direction de la préfecture de Police, échanges de coups de feu avec les forces de l'ordre. Les factieux partent ensuite à l'assaut du palais de justice et de l'hôtel de Ville, des gardes municipaux étaient tués et d'autres désarmés. La troupe interviendra et maîtrisera la situation en début de soirée.



Le bilan humain de ce coup d'état avorté sera lourd, 77 tués et au moins 51 blessés du côté des manifestants et 28 morts et 62 blessés du côté des militaires. En début de soirée, le ministre de la guerre Despans-Cubières veut se rendre compte par lui-même que la situation est maîtrisée. IL improvise une escorte pour se rendre sur les lieux, il est accompagné de son aide de camp, d'un officier de la garde nationale à cheval, de trois dragons du 7<sup>e</sup> régiment et de Léon revenu en urgence au ministère suite aux événements. Au passage près de la rue d' Amboise, une faction est encore en place, notre héros en fera les frais de la façon suivante :

compagnement. Venant du Carrousel pour se rendre sur les Grands Boulevards, les cavaliers remontent donc la rue de Richelieu, quand les émeutiers qui se sont embusqués dans une traverse, la rue d'Amboise, ouvrent le feu sur eux.

Léon n'a pas perdu ses réflexes de hussard; dès la première salve, il a mis sabre au clair et lancé son cheval au galop pour disperser les tireurs. Sa charge solitaire fait résonner étrangement les pavés de la rue étroite. Comme une volée de moineaux, les assaillants courent se réfugier sous les portes cochères, ne laissant devant l'officier téméraire qu'un espace vide qui l'oblige à rebrousser chemin ; il doit passer de nouveau devant ses adversaires qui, bien à l'abri, ont toutes facilités pour l'ajuster. Des coups de feu claquent et deux balles atteignent Léon, dont l'une grièvement au niveau des reins. L'officier tombe et son cheval s'enfuit toujours au galop, vers le boulevard des Italiens. Voyant leur compagnon baigner dans son sang, les trois dragons se ressaisissent enfin et sous les ordres de l'autorité militaire française suprême, le ministre de la Guerre, réussissent à rétablir la situation. Un médecin est rapidement trouvé, mais la balle qui a abattu Léon ne peut être extirpée sur le champ et ne le sera que le lendemain; notre héros reste alors plusieurs jours entre la vie et la mort.

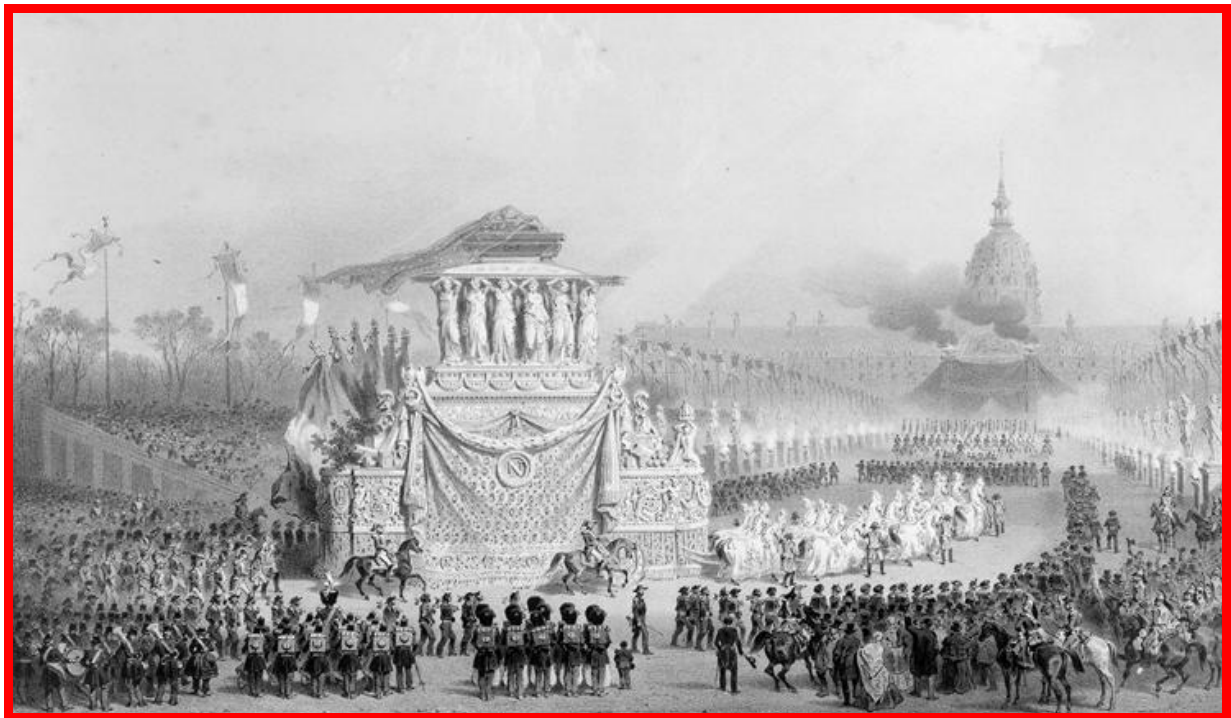
La quatrième blessure reçue par Léon aura donc été la plus grave. Lui qui avait survécu par trois fois aux attaques des ennemis de la France, avait faillit succomber aux tirs d'un de ses compatriotes, victime simplement de son devoir de soldat : Défendre son pays quelque soit la couleur du pouvoir en place.

Quelques temps après sa guérison, le capitaine, chef d'Escadron Jean-Pierre Pellion était nommé lieutenant-colonel...



## CENDRES DE NAPOLEON 1840

Suivant l'avis de ses conseillers, le roi Louis Philippe organisera le retour des cendres de Napoléon premier, dans un but de réconciliation nationale. C'est le troisième fils du roi, le prince de Joinville qui sera chargé de ramener à Paris, les restes de l'ex empereur mort à Sainte-Hélène en 1821. Le 15 décembre 1840 par un froid de -10 degrés, le char funèbre traverse Paris, du Pont de Neuilly aux Invalides, devant une foule estimée selon certains journaux de l'époque à un million de personne.



Le char funèbre de Napoléon à proximité des Invalides

Une fois encore l'ancien gamin des bords de Saône sera un témoin privilégié d'un moment d'histoire.

Le majestueux accueil qu'ont réservé aux cendres de Napoléon Louis-Philippe et son premier ministre, le maréchal Soult. À cette occasion, dans la cour d'honneur des Invalides, le lieutenant-colonel Pellion, en grand uniforme, se trouve à quelques pas derrière le maréchal ; il sent une vague d'émotion l'envahir, lui l'ancien officier de la Garde impériale, lorsque le jeune prince de Joinville descend de cheval devant eux.

## MARIAGE 1842

A près de 50 ans, Léon toujours célibataire mène une vie tranquille de fonctionnaire au ministère. La journée finie, le soir Peillon profite d'agréables moments dans les salons bourgeois de la Capitale. Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, ce n'est pas à Paris où il vit depuis plusieurs années déjà, que Léon rencontrera l'âme sœur : De passage à Lyon, notre lieutenant colonel est invitée à une réception improvisée que donne sa sœur Anne Claude et une de ses amies. Lui le parisien, est assailli par ses dames prêtes à entendre de sa part tous les potins de la vie mondaine. Léon joue le jeu mais cependant lors du dîner, il est troublé par le charme discret de sa voisine de table.

Léon, troublé par la réserve de sa voisine, en franc contraste avec les assauts peu farouches qu'il vient de subir, essaie de la faire parler ; par bribes, il réussit à reconstituer son histoire récente : mariée, à dix sept ans, à un avocat du Puy, elle a perdu son mari deux ans auparavant des suites d'une longue maladie ; elle a eu un garçon de ce mariage, le petit Charles qui est né l'année du décès de son père. Plutôt que d'évoquer longuement ses malheurs, la jeune veuve préfère faire l'éloge de son beau-père, monsieur Bertrand de Doue, un savant d'après elle, qui a su par ses conseils et sa merveilleuse joie de vivre, rendre moins pénible sa triste situation. Léon, ému par ce récit, sait trouver les paroles qui touchent la jeune femme et qui lui valent, à la fin de la soirée, lorsqu'il lui baise la main, un regard un peu plus appuyé que celui que lui vaudrait la simple politesse.

De retour à Paris Léon prends moins de plaisir lors des soirées parisiennes, l'image de Reine, la jeune femme rencontrée à Lyon lui revient en tête, il doit se rendre à l'évidence il est amoureux. Ce sentiment est partagé. Après quelques mois d'une cour à distance entrecoupée d'une demande officielle, de préparatifs, de signature d'un contrat de mariage, Reine et Léon deviennent femme et mari le 20 juin. Une union consacrée dix jours plus tard, par la réception du couple chez le duc d'Aumale, un des fils du roi.

Le jeudi 30 juin, le mariage de Léon et Reine donne lieu à une dernière cérémonie. Les époux sont reçus par Son Altesse royale, Henri, Eugène, Philippe, Louis d'Orléans dans son château de Courbevoie ; le duc d'Aumale a, en effet, daigné donner son agrément personnel à cette union, agrément faisant l'objet d'un acte particulier rédigé par maître Adolphe Mignalée, notaire à Paris.

## ALGERIE ET TARASCON 1842-1843

Passée cette parenthèse tout personnelle, d'un homme pour qui le service de l'état aura été primordial, Léon est de nouveau envoyé en Algérie. A son arrivée le 17 Août 1842, il sera reçu par le gouverneur, un général dont la gloire colonialiste sera immortalisée par la chanson « La casquette du père Bugeaud ». Lors de ce séjour de quelques mois le lieutenant colonel Pellion, repartira en expédition, croiser le fer avec les forces d'Abd-El-Kader.

La dernière étape de l'expédition se déroule sans histoire, menant la colonne jusqu'à Blidah, lieu de dislocation du corps expéditionnaire, qui est atteint le 5 janvier 1843. L'opération est sans conteste un succès pour le gouverneur général ; son adversaire qui n'a pas pu l'empêcher de pénétrer dans sa retraite de l'Ouarsenis, vient en effet de perdre à cette occasion son prestige de protecteur tout-puissant des tribus.

Fort de ce succès auquel il a pris toute sa part, Léon enregistre avec satisfaction sa nomination au poste de Colonel au 4eme Chasseurs. Avant de prendre ses fonctions le nouveau gradé passera chez son jeune frère Alphonse à Toulon.

Après quelques journées agréables passées à Toulon dans la jolie maison d'Alphonse et de Fortunée, Léon et Reine gagnent Tarascon, où le colonel Pellion prend son commandement le 26 juin 1843.

Léon se retrouve, avec une grande satisfaction, à la tête d'un régiment actif et discipliné. Une lettre du ministre de la Guerre, qui arrive justement au moment où il prend ses fonctions, en félicite les cadres « pour le nombre particulièrement important de travaux topographiques et militaires concourant à l'amélioration de leur niveau de compétence et ayant donné lieu à des mémoires de qualité. »

Le colonel Pellion restera en poste au 4<sup>e</sup> Chasseurs jusqu'en 1847, auparavant son régiment aura migré de Tarascon à Tours. Loin du tumulte des batailles du temps passé Léon règle la vie tranquille d'un casernement, parfois troublé par quelques missions de maintien de l'ordre dans une France, où la révolution de 1848 se prépare...

Cette nouvelle révolution Parisienne, va chasser du pouvoir le roi Louis Philippe et le député poète Lamartine pourra proclamer la république. Son régiment étant caserné à Castres, Léon et ses troupes assureront avec sang froid, la transition entre les deux régimes, sans que le sang soit versé. A la fin de l'année les 10 et 11 décembre Louis Napoléon Bonaparte devenait le premier président de la république élu au suffrage universel avec 4 millions de voix de plus que Cavaignac. Moins de six mois après son élection, le nouvel homme fort du pays élevait Léon au grade de général de brigade. A partir de cette nomination, le graylois d'origine, ne sera plus mêlé de près aux grands événements historiques ayant fait l'objet d'un tableau. En 1853 il ajoutera une étoile à son costume en devant général de Division, mais à son grand regret, le rôle des troupes dont il à la charge se cantonnera à la sécurité intérieure. Ses demandes de mutations pour participer à la guerre de Crimée seront vaines. En juillet 1858, l'Empereur Napoléon III, signe le décret lui annonçant officiellement qu'il a atteint l'âge d'être versé dans la deuxième section du cadre de réserve.

Sa retraite au château de Ceyssac, près du Puy en Velay n'est cependant pas inactive. Intéressé par les affaires de son département il siège assidument au conseil général, après cinq années d'exercice il en devient même le président fin 1857. Concernant sa vie personnelle, Reine mettra au monde une petite Jeanne qu'il entoure de tous les soins possibles.

Notre héros s'éteint le 8 mai 1864 à six heures du soir dans sa maison du centre ville du Puy. Avant de partir, le Général de division Jean-Pierre Pellion, grand officier de l'ordre impérial de la légion d'honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, grand commandeur de l'ordre du sauveur, Chevalier de l'ordre national Grec, aura sans doute penser à son jeune frère. Avec lui sur la place de Gray, ils allaient admirer les militaires, ne sachant pas encore qu'ils en feraient carrières. Son cadet Alphonse sera marin et deviendra Vice-amiral...

Mais ceci est une autre histoire... que vous retrouverez plus tard !

# **LES TABLEAUX DE L'HISTOIRE DE LEON**

## SOURCES

Les textes encadrés en rouge sont extraits du  
livre de M. Jean Leduc  
D'un Empire à L'autre

Les différents tableaux sont des images  
internet

Texte de liaison : Claude Janniot Aout 2020